La vulgarisation des sciences sociales

D'une impossibilité théorique à une compréhension empirique

Antoine Lalande

CELSA Paris-Sorbonne
Laboratoire GRIPIC

Résumé : Dans sa thèse soutenue en 1973, Baudouin Jurdant formule une proposition pour le moins surprenante : la vulgarisation des sciences sociales relèverait d'une « impossibilité théorique ». Autrement dit, la vulgarisation serait un concept réservé aux seules sciences de la nature. En partant de la relation théorique établie par Baudouin Jurdant entre vulgarisation et scientificité, et en s'appuyant sur les principales conclusions d'une enquête de terrain menée en milieu militant, ce texte entend au contraire démontrer qu'une vulgarisation des sciences sociales n'a rien d'impossible en soi. Cependant, celle-ci doit être détachée de son état d'abstraction théorique pour être abordée à partir d'un ensemble de situations empiriques concrètes. C'est en effet à l'intérieur de ces situations que la scientificité des sciences est éprouvée par des publics aux propriétés sociales hétérogènes, ce qui la rend observable par l'enquêteur.ice. Ainsi, ce cheminement, inverse à celui de Baudouin Jurdant, permet en retour de discuter des conditions de possibilité théorique d'une vulgarisation des sciences sociales, notamment en prolongeant les dimensions pragmatistes et matérialistes du modèle théorique de l'auteur.

Mots-clés : vulgarisation, sciences sociales, scientificité, empirisme, pragmatisme, matérialisme.

À l'occasion d'un mémoire de recherche en sciences de l'information et de la communication, les travaux de Baudouin Jurdant m'ont permis d'interroger un aspect méconnu de la vulgarisation et sans doute volontairement délaissé par l'auteur : celui de la vulgarisation des sciences sociales. Dans cette contribution, je souhaiterais rendre compte de la manière dont les travaux de Baudouin Jurdant ont fait l'objet d'une lecture critique pour traiter de cet aspect, notamment en opérant un mouvement quasi inverse de celui qui a été le sien : partir du lien entre scientificité et vulgarisation, non pas depuis les sciences en tant qu'instances légitimes à la production de connaissances dites « scientifiques », mais depuis les situations empiriques dans lesquelles

des individu.es appartenant, ou non, au corps scientifique se constituent en *public* des sciences sociales.

En effet, ce mémoire s'appuie avant tout sur une enquête de terrain menée au Lieu-Dit, un bar-restaurant situé dans le quartier de Ménilmontant à Paris. Créé en 2004, le lieu a pour particularité d'accueillir et d'organiser divers événements (présentations de livre et de revue, débats, discussions ...) qui réunissent, entre autres, éditeur.ices, militant.es politiques, syndicalistes et chercheur.es en sciences sociales. Ainsi, Le Lieu-Dit est un espace de sociabilité dans lequel des individu.es aux degrés d'intégration académique divers peuvent se rencontrer, s'écouter, discuter et réfléchir collectivement. Cette singularité m'a donc amené à formuler le postulat suivant : Le Lieu-Dit exprime un phénomène de vulgarisation des sciences sociales.

C'est pourquoi mon travail part d'une contradiction apparente fortement ressentie au début de ma recherche entre, d'une part, l'idée d'une « *impossibilité théorique* » de la vulgarisation des sciences sociales défendue par Baudouin Jurdant dans sa thèse soutenue en 1973 [Jurdant, 2009 (1973), p. 196] et, d'autre part, un ensemble de pratiques observables et vivantes de ces sciences qui, *a priori*, semblent très proches d'un phénomène de vulgarisation tel que le conçoit précisément cet auteur. Ainsi, cette contradiction m'a conduit à entreprendre une lecture critique de son œuvre. Or, en voulant comprendre les raisons qui l'ont mené à établir cette curieuse proposition, je me suis rendu compte que Baudouin Jurdant, au cours de sa carrière, avait quelque peu atténué sa position initiale sans pour autant la remettre en cause. En effet, ce déplacement résulte d'une évolution dans sa propre conception théorique de la vulgarisation : d'un *instrument idéologique* dérivé du scientisme, elle est progressivement associée à une fonction *culturelle* nécessaire à la vie des sciences en société.

Cependant, ce changement interroge la manière dont Baudouin Jurdant entend désormais associer vulgarisation et scientificité. Dans son travail, ces deux notions sont en effet communément pensées en posant la question suivante : comment les sciences, au cours de leur vulgarisation, se voient reconnaître une valeur de scientificité par des publics extérieurs aux instances de production scientifique ? Mon travail a alors consisté à m'engouffrer dans ce flou théorique afin d'envisager les conditions de possibilité d'une vulgarisation des sciences sociales. Pour cause, la scientificité de ces sciences est un point sur lequel Baudouin Jurdant s'est amplement appuyé pour justifier le caractère problématique de leur vulgarisation. Or, au contraire, les sciences sociales, étant donné une supposée plus grande « fragilité » de leur scientificité, sont un cas pertinent pour aborder autrement ce lien entre vulgarisation et scientificité.

Si cette contribution entend infirmer cette thèse de l'impossibilité théorique, elle souhaite également s'inscrire dans le prolongement des efforts entrepris par cet auteur pour élaborer un cadre permettant de *penser* la vulgarisation. Or, pour ce faire, cette dernière ne doit plus être réduite à un simple état d'abstraction, mais considérée comme un ensemble de situations empiriques concrètes. C'est en effet à l'intérieur de ces situations que la scientificité des sciences est éprouvée par des publics aux propriétés sociales hétérogènes, ce qui la rend ainsi observable par l'enquêteur.ice. Dès lors, discuter des conditions de possibilité théorique d'une vulgarisation des sciences sociales conduit à prolonger la pensée de Baudouin Jurdant dans ses dimensions ma-

térialistes et pragmatistes. Il s'agit en effet d'inscrire et de penser les situations de vulgarisation à l'intérieur d'une division sociale du travail intellectuel dont résultent les sciences et les scientifiques.

Pour développer ce raisonnement, je souhaite ici procéder en deux temps. Le premier consiste à retracer la façon dont Baudouin Jurdant a associé vulgarisation et scientificité au cours de sa carrière. En soulignant une ambiguïté qui réside dans cette articulation, il s'agira dans un deuxième temps de montrer en quoi cette thèse de l'impossibilité théorique doit désormais être dépassée en abordant la question de la vulgarisation des sciences sociales à partir d'une compréhension empirique.

1 Vulgarisation et scientificité chez Baudouin Jurdant

La notion de scientificité apparaît sous la plume de Baudouin Jurdant selon une acception sociologique qui la détache de ses définitions philosophiques et normatives habituelles. Elle désigne en effet la manière dont les sciences signifient *socialement* le fait qu'elles sont des sciences de « LA SCIENCE », un lieu unique et théorique créé de toute pièce par l'idéologie scientiste qui accompagne le développement des sciences modernes au milieu du XIXe siècle [Jurdant, 2009 (1973), p. 28]. Elle est, encore aujourd'hui, un idéal dans lequel un savoir de la vérité est *a priori* possible. Au-delà d'être une *croyance*, la notion de scientificité s'apparente chez Baudouin Jurdant à une *représentation*. Elle peut donc aussi bien être comprise à partir du point de vue des personnes qui participent à la production des connaissances scientifiques, qu'à travers celui de celles qui n'y participent pas et les « reçoivent ».

Or, dans sa thèse, cet auteur conçoit la vulgarisation comme étant une fonction essentiellement idéologique dérivée du scientisme qui, à l'intérieur de situations *vécues*, aurait pour objectif de réaffirmer la scientificité des sciences faisant l'objet de cette vulgarisation. Au fond, cette dernière traduirait un mécanisme par lequel se maintient et se reproduit un rapport de domination d'un groupe social sur un autre : celui des scientifiques sur les non-scientifiques. C'est à partir de ce rapport que les premiers parviennent à faire accepter (si ce n'est imposer) leurs valeurs et leurs connaissances aux seconds et ce, parfois, au nom d'une prétendue universalité. Autrement dit, la vulgarisation aurait pour mission d'entretenir une *croyance collective* dans la capacité des sciences à dire le *vrai*, légitimant ainsi leur capacité à fournir des « modèles pour la conduite humaine » en conférant « signification et valeur à l'existence » : elle participerait plus généralement à faire vivre ce que Baudouin Jurdant nomme un « mythe de la scientificité » [Jurdant, 2009 (1973), p. 138].

Toutefois, malgré la cohérence générale de son modèle, il est un point qui demeure pour le moins flou. En effet, si le rôle de la vulgarisation est bien de *faire reconnaître* la scientificité des sciences à l'intérieur de situations particulières, Baudouin Jurdant ne dit rien sur la manière dont cette reconnaissance se réalise concrètement. Si la vulgarisation peut effectivement contribuer à entretenir un « mythe de la scientificité », c'est-à-dire une croyance *générale* dans la capacité des sciences à dire le vrai, il est peu probable que les individu.es participant à la production des connaissances scientifiques croient en les sciences de la même manière que celleux qui n'y participent pas. Ainsi, la scientificité des scientifiques (c'est-à-dire la représentation que ces derniers

se font au sujet de leur propre activité afin de justifier en quoi celle-ci à quelque chose de scientifique) ne saurait être identique à la scientificité des non-scientifiques (c'est-à-dire l'ensemble des éléments par lesquels ces individu.es en viennent à accorder une confiance aux discours tenus par les sciences, alors même qu'iels ne participent pas à leur élaboration). La question qui se pose alors est de comprendre comment ces différentes compréhensions de la scientificité des sciences parviennent, lors de situations de vulgarisation, à s'accorder pour générer une croyance *générale* en les sciences, c'est-à-dire une croyance qui transcende les différences d'intégration et d'appartenance institutionnelles des individu.es participant à ces situations.

En réalité, les travaux de Baudouin Jurdant ne semblent pas vraiment aborder cette scientificité du point de vue des non-scientifiques qui, à la différence d'une *scientificité interne* théorisée par les scientifiques elleux-mêmes, s'apparente à une *scientificité externe,* plus ou moins indépendante de la première, voire indifférente à celle-ci. Non pas parce que l'auteur nierait toute capacité intellectuelle de ce groupe flou que désignent les « non-scientifiques », mais plutôt parce que l'inspiration marxienne de son modèle ne lui permet pas vraiment d'aborder ce point. Ramenée à sa fonction idéologique, la vulgarisation consisterait en effet à engendrer le consentement et l'adhésion des non-scientifiques vis-à-vis des connaissances produites par les scientifiques, alors même que les conditions sociales et matérielles de leur production leur sont la plupart du temps étrangères. En « langage marxien », Baudouin Jurdant affirmerait par là que les non-scientifiques croient en les sciences précisément parce qu'iels sont *aliéné.es*, une aliénation que la vulgarisation en tant que fonction idéologique aurait justement pour but d'entretenir.

Dès lors, une telle interprétation de ses travaux pourrait livrer à des lectures pour le moins déterministes et instrumentalistes, comme si la vulgarisation pouvait mécaniquement assurer la reconnaissance de la scientificité des sciences auprès des non-scientifiques. Cette interprétation ne ferait même pas crédit à ces dernier.es de croire, ou de ne pas croire, en la représentation des sciences que la vulgarisation leur propose. De même, expliquer la croyance en les sciences des non-scientifiques en s'appuyant sur l'idée d'une simple aliénation (évidemment postulée *a priori* par le chercheur ou la chercheuse) est aujourd'hui un ressort explicatif qui, tout ayant été amplement critiqué dans les années 1980 [Boltanski, 1990], ne dit finalement pas grand-chose des raisons et des modalités par lesquelles ces individu.es croient effectivement en les sciences.

Sans pour autant minimiser cette question de la domination des sciences et de leurs institutions que la vulgarisation contient depuis ses origines, il est vrai que la thèse de Baudouin Jurdant peut sur ce point prêter à des interprétations discutables. Cependant, il serait exagéré de lui accorder une telle conception car cet auteur a très tôt insisté sur le fait que la vulgarisation n'avait rien de mécanique. Pour lui, cette dernière consiste avant tout en un travail complexe et créatif de référenciation et d'inscription des connaissances scientifiques à l'intérieur du langage « ordinaire », un langage *parlé* par le plus grand nombre : le langage *vulgaire*. Pour Baudouin Jurdant, si la vulgarisation est en effet ce par quoi les sciences et les scientifiques parviennent à entretenir un rapport de domination sur les non-scientifiques, c'est précisément parce

que ce rapport se constitue à partir de ce que les sciences et leurs connaissances sont en premier lieu : un ensemble d'écritures suivant des logiques et des modalités propres au groupe social dont elles résultent : les scientifiques.

C'est à partir de ces écritures que ces dernier.ères construisent l'autonomie de leur collectif, notamment en entretenant l'autonomisation de ces mêmes écritures de telle sorte que celles-ci finissent par avoir une pertinence et une intelligibilité uniquement pour les scientifiques. Dès lors, l'autonomisation de ces écritures est susceptible de conduire ces dernières à se couper de « toute préoccupation sémiotique et référentielle » propre à un « système du sens » que Baudouin Jurdant associe au langage ordinaire [Jurdant, 2009 (1973), p. 176]. Pour cause, ce langage est selon lui le lieu où se « règle la médiation du rapport de l'homme au monde et à ses semblables » [Jurdant, 2009 (1973), p. 176], soit ce qui donne précisément la possibilité d'une *intercompréhension* entre les individu.es qui composent une société donnée. Ainsi, selon certaines interprétations de ses travaux, la scientificité des sciences se construirait principalement pour Baudouin Jurdant sur une *rupture* sociale et épistémique entreprise par les scientifiques avec le reste du corps social. En passant notamment par l'autonomisation du collectif scientifique autour d'une écriture qui lui est propre, cette rupture aurait un rôle symbolique essentiel : celui de signifier « l'autonomie de la science et de sa *cohérence* » [Cordonnier, 2007, p. 62], aussi bien pour les scientifiques que pour les non-scientifiques. Autrement dit, elle est ce par quoi serait signifiée la scientificité d'une science.

Par son travail de référenciation et d'inscription, la vulgarisation réalise alors pour Baudouin Jurdant quelque chose de profondément ambivalent qui va à l'encontre de cette interprétation mécanique énoncée précédemment. En effet, la vulgarisation reproduirait et re-signifierait cette rupture à partir de laquelle s'exprime la scientificité des sciences, tout en attribuant à ces dernières un ensemble de significations nouvelles différant radicalement de celles qu'elles peuvent se voir attribuer à l'intérieur de leurs instances de production.

D'une part, ce travail participerait effectivement à la reproduction de cette rupture, dans la mesure où la vulgarisation réaffirmerait par là l'idée selon laquelle les réalités et l'écriture à partir desquelles les scientifiques produisent leurs connaissances ne sont ni accessibles, ni compréhensibles pour les non-scientifiques. En ce sens, la vulgarisation aurait donc bien pour fonction de maintenir un rapport de domination des scientifiques sur les non-scientifiques. Pour cause, n'ayant pas accès aux conditions concrètes à partir desquelles les connaissances scientifiques sont produites, ces dernier.ères ne sauraient être en capacité de contester le discours tenu par la vulgarisation au sujet des sciences et de leurs connaissances. Dès lors, la vulgarisation consisterait principalement à entretenir un ensemble de représentations à partir desquelles se cristallise socialement ce rapport de domination : des représentations mettant « en jeu un espace et un temps particuliers, séparés de l'espace et du temps quotidiens » [Jurdant, 2009 (1973), p. 143].

Cependant, la reproduction de ce rapport de domination, par lequel se réaffirme la scientificité des sciences, ne pourrait être effectif sans ces nouvelles significations que leur attribue la vulgarisation par ce travail de référenciation. Si Baudouin Jurdant a en

effet très tôt démontré avec Philippe Roqueplo [Roqueplo, 1974] que la vulgarisation ne participait aucunement à rétablir une égalité sociale et épistémique entre scientifiques et non-scientifiques (c'est-à-dire à *transmettre* les connaissances produites par les premier.ères), la vulgarisation réalise selon lui quelque chose de très différent : placer les sciences et leurs connaissances dans un *lieu autre* qui n'est pas celui de leur production, mais un lieu dans lequel les sciences se cherchent précisément « un sens, un savoir et un sujet » [Jurdant, 2009 (1973), p. 174-175]. Dès lors, au-delà de signifier une distinction opérante entre l'ordre du scientifique et du non-scientifique, la scientificité d'une science résiderait avant tout dans sa capacité à produire un savoir de la vérité, et donc préalablement, un discours *vrai*. Pour Baudouin Jurdant, la vulgarisation désigne donc un lieu théorique où les sciences peuvent justement procéder à leur *vérification*. Non plus pour le seul collectif scientifique qui les produit, mais bien pour l'ensemble des individu.es composant le reste du corps social, c'est-à-dire l'ensemble des individu.e.s desquel.les les scientifiques tentent de s'abstraire pour assurer la scientificité de *leur* activité.

À travers la vulgarisation, les sciences peuvent donc référer leurs écritures communautaires à des réalités qui ne sont plus celles construites en laboratoire, mais des réalités plus générales ne pouvant être exprimées qu'à travers le « langage du plus grand nombre ». Ceci permet aux connaissances dites « scientifiques » d'être engagées socialement et de façon pratique dans la vie quotidienne, la vie des non-scientifiques, quitte à ce que les mots à travers lesquels les sciences et leurs connaissances s'expriment via leur vulgarisation ne désignent plus exactement les réalités auxquelles les scientifiques pouvaient initialement se référer en laboratoire. C'est pour cette raison que Baudouin Jurdant a fini par attribuer à la vulgarisation une fonction davantage *culturelle*. Elle est un pôle d'extériorité nécessaire aux sciences, à partir duquel ces dernières peuvent s'émanciper de leur état d'écriture communautaire en devenant un *fait social* à part entière.

Postérieurement à sa thèse, le tournant anthropologique de ses travaux a permis à Baudouin Jurdant de s'intéresser davantage aux fondements matériels de la *transformation* sociale et sémantique des sciences réalisée par la vulgarisation [Jeanneret, 2008]. Selon lui, cette dernière consiste avant tout en une *mise en oralité* des sciences et de leurs connaissances, faisant ainsi de la vulgarisation un « préalable indispensable à cette circulation ordinaire des mots et des savoirs de la science » [Jurdant, 2009, p. 243], c'est-à-dire une condition nécessaire à leur *mise en culture* [Lévy-Leblond, 1981]. Pour Baudouin Jurdant, les sciences et les scientifiques projettent ainsi dans la vulgarisation un désir de parvenir un jour à un ensemble de situations dans lesquelles la science serait « parlée, discutée, critiquée, contestée, dialoguée » par le plus grand nombre, c'est-à-dire des « situations d'interlocution qui seules, peuvent lui donner un sens à partir des rapports qui se jouent entre les humains » [Jurdant, 2009, p. 243].

Cependant, la vulgarisation n'a selon lui qu'imparfaitement rempli cette mission, dans la mesure où elle resterait malgré tout associée à une idéologie scientiste dont elle est le « *symptôme* » [Jurdant, 2009 (1973), p. 28]. En effet, la vulgarisation resterait entravée par l'impératif de réaffirmer coûte que coûte la scientificité des sciences, c'est-à-dire de réaffirmer la légitimité de LA SCIENCE et du corps scientifique à être

les seules instances capables de produire un savoir de la vérité pour l'ensemble de la société. Si elle se doit de répondre à cette question du sens de la science et de ses connaissances, en attribuant à ces dernières de nouvelles significations qui dépendent de leur contexte d'énonciation, la vulgarisation se doit en même temps de tenir les non-scientifiques à distance des conditions réelles de la production scientifique, et ce pour maintenir socialement une rupture sur laquelle se fonde largement la scientificité des sciences. Ainsi, pour Baudouin Jurdant, c'est pourquoi la vulgarisation se chargerait très souvent de répondre à cette question du sens en proposant un ensemble de représentations sur ce que les sciences *sont* et *font.* Ce faisant, elle empêcherait alors l'expression de points de vue extra-scientifiques susceptibles de remettre en cause ce que les sciences *pensent être* et *faire,* et donc au fond, de remettre en cause leur propre conception de leur scientificité.

Pour Baudouin Jurdant, la vulgarisation, dans ses conditions matérielles actuelles, consiste avant tout à « substituer à la vérité [produite par les scientifiques] une image de la réalité » dans laquelle les non-scientifiques peuvent se reconnaître [Jurdant, 2009, p. 244]. En s'occupant elle-même de la question du sens, et donc de la vérification des connaissances scientifiques, la vulgarisation serait finalement toujours associée à cet instrument idéologique dérivé du scientisme chargé d'imposer aux non-scientifiques la vérité à laquelle prétendent les sciences et leurs scientifiques. Or, pour Baudouin Jurdant citant Jean-Marc Lévy-Leblond, cette question reste une question fondamentalement *démocratique* qui se doit de faire « "le pari que *la conscience prévaut sur la compétence*" » [Lévy-Leblond, 1996, p. 56 cité dans Jurdant, 2009, p. 243]. Au lieu d'être un *dialogue*, la vulgarisation resterait donc l'expression d'un *monologue* à travers lequel les sciences empêchent l'émergence de tout point de vue extra-scientifique à leur sujet, dans la mesure où ces points de vue constitueraient autant de « perspective[s] incontrôlable[s] » [Jurdant, 2006] que les sciences et les scientifiques ne seraient pas en capacité de réguler en fonction de normes et de pratiques qui leurs sont propres.

Pour autant, cet aspect culturel de la vulgarisation chez Baudouin Jurdant permet bel et bien de nuancer les interprétations déterministes et instrumentalistes de son modèle théorique initial. Cet aspect souligne en effet toute l'importance de l'activité critique des acteur.rices non-scientifiques qui, au même titre que les scientifiques, s'engagent dans les situations de vulgarisation. Cependant, réduite à un simple présupposé théorique, cette activité critique ne permet pas en l'état de comprendre précisément comment les non-scientifiques en viennent à croire le discours tenu par les sciences, et donc à développer une autre compréhension de la scientificité de ces dernières. Au mieux, la dimension culturelle de la vulgarisation montre effectivement que cette autre scientificité présuppose une transformation matérielle des conditions d'existence des sciences en société, et notamment une mise en oralité. Ce n'est qu'à travers cette transformation matérielle que la vulgarisation peut en même temps opérer une transformation sémantique des sciences, de telle sorte que le discours de ces dernières se fasse vrai à l'intérieur d'un langage dit « ordinaire », un langage essentiellement *parlé.*

Or, cette conception de la vulgarisation ne dit pas grand chose des contextes qui mènent les acteur.rice.s non-scientifiques à s'engager dans des situations de vulgarisation. Si elle insiste sur les conditions théoriques et matérielles qui permettent à ces

situations d'avoir lieu, la dimension culturelle de la vulgarisation décrite par Baudouin Jurdant ne permet pas de comprendre précisément ce qui mène les non-scientifiques à croire et à reconnaître la capacité des sciences à dire le vrai, alors même qu'iels n'ont aucunement accès aux conditions de production des sciences. Mon enquête de terrain au Lieu-Dit m'a donc permis de montrer que ces questions ne pouvaient être résolues à un niveau strictement théorique. Le chercheur ou la chercheuse se doit d'accepter d'entrer pleinement dans ces situations afin de travailler à leur compréhension et de repérer les conditions concrètes à partir desquelles les différent.es acteur.rices qui y participent reconnaissent la scientificité des sciences qui y sont discutées. Grâce au cas singulier des sciences sociales, ce n'est qu'à travers une démarche empirique qu'il ou elle peut en retour penser les conditions théoriques d'une vulgarisation propre à ces sciences, et donc résoudre cette thèse de l'impossibilité théorique énoncée par Baudouin Jurdant il y a presque cinquante ans.

2 Vers une compréhension empirique de la vulgarisation des sciences sociales

Si cette proposition résulte de la relation théorique entre vulgarisation et scientificité établie par l'auteur, elle tient surtout d'une conception de la scientificité qui reste étroitement associée à la dimension idéologique des sciences et de la vulgarisation. D'une part, la scientificité des sciences sociales est conçue par Baudouin Jurdant à partir d'un espace scientifique supposément autonome qui imposerait ses normes et ses valeurs au reste de la société. D'autre part, l'auteur oppose leur scientificité à une scientificité spécifique qui serait propre aux sciences de la nature, ce qui le mène alors à appliquer le concept de vulgarisation uniquement à ces dernières.

Étant donné leur hétéronomie, les sciences sociales sont selon lui incapables de fonder leur scientificité à partir d'une rupture sociale et épistémique similaire à celle entreprise par les sciences de la nature. En effet, les sciences sociales seraient dans l'incapacité d'établir une rupture avec le langage ordinaire, dans la mesure où leur projet épistémologique repose sur l'affirmation d'un sujet *particulier* (le ou la chercheur.e en sciences sociales) qui se doit de revendiquer la scientificité de la connaissance qu'iel entend produire, et ce à travers l'opposition mécanique entre « un 'social-connaissant' et un 'social-connaissable' dont les définitions intrinsèques sont purement statutaires (académiques) » [Jurdant, 2009 (1973), p. 195]. Pour expliciter et justifier la scientificité de leur activité, les sciences sociales seraient alors condamnées à n'être qu'une *reproduction écrite* de la parole, et donc d'établir leurs conditions de production à l'intérieur même du langage ordinaire. Or, la vulgarisation, dans sa fonction idéologique, se doit précisément d'inscrire et de référer les écritures scientifiques à l'intérieur de ce langage afin de reproduire une rupture supposée signifier la scientificité d'une science.

Si elle devait être appliquée aux sciences sociales, la vulgarisation, au mieux, serait inefficace, au pire, mènerait ces sciences à *se saborder* elles-mêmes. En effet, pour Baudouin Jurdant, la vulgarisation ne pourrait que révéler que les connaissances que ces sciences entendent produire ne sont « qu'*un* regard parmi d'autres possibles, tous prêts à défendre leur légitimité » [Jurdant, 1999]. En somme, la vulgarisation condui-

rait à dévoiler le fait que leur scientificité n'est finalement qu'une « scientificité de parade » s'appuyant sur différents procédés par lesquels les scientifiques s'inscrivant dans ces disciplines parviennent à connoter l'institution académique à laquelle ils appartiennent [Jurdant, 2009 (1973), p. 191]. Ainsi, la vulgarisation appliquée aux sciences sociales ne peut selon lui que dévoiler le rapport de domination sur lequel repose leur scientificité, alors que dans le cas des sciences de la nature, elle peut justement le dissimuler ou l'atténuer en référant et en inscrivant leurs écritures au sein du langage ordinaire. Autrement dit, la scientificité des sciences sociales est inévitablement « suspecte ».

Au cours de sa carrière, Baudouin Jurdant a toutefois pris ses distances avec cette interprétation critique de la scientificité des sciences sociales, en insistant davantage sur le rôle que joue la réflexivité dans la scientifisation des conditions d'énonciation de leurs énoncés. Néanmoins, leur vulgarisation reste pour lui une question toujours aussi problématique, dans la mesure où malgré tout, cet auteur continue à associer étroitement la vulgarisation à un idéal de scientificité fondé sur l'idée d'une rupture, un idéal que les sciences de la nature seraient les seules à pouvoir atteindre étant donné leur spécificité épistémologique.

Or, cet aspect problématique ne doit pas livrer à la conclusion d'une impossibilité théorique. Au contraire, il incite à discuter des conditions de possibilité permettant d'envisager cette vulgarisation, notamment en partant de situations concrètes. Mon terrain d'enquête semble être la preuve vivante que les sciences sociales peuvent elles aussi se voir reconnaître une scientificité tout en étant autre chose que leur état d'écriture « communautaire ». Pour saisir ces conditions, deux alternatives s'offrent à nous. La première consisterait à rester sur le terrain socio-épistémologique auquel Baudouin Jurdant semble attaché, afin de démontrer tant bien que mal que les sciences sociales parviennent, d'une autre manière, à établir une rupture semblable à celle des sciences de la nature. Cette rupture s'appuierait notamment sur les conditions d'énonciation de leurs énoncés. En effet, comme l'a amplement souligné Baudouin Jurdant, c'est à partir de l'explicitation de ces conditions que les sciences sociales peuvent prétendre produire un savoir de la vérité. À l'inverse, une deuxième alternative consisterait à quitter ce terrain de discussion pour s'intéresser aux situations empiriques dans lesquelles ces sciences semblent faire l'objet d'une vulgarisation, et ce afin de repérer les conditions concrètes à partir desquelles les acteurs en présence reconnaissent leur scientificité. Il s'agit ici de prendre pleinement en compte cette question d'une scientificité externe que Baudouin Jurdant ne considère, hélas, qu'insuffisamment.

Étant donné le parti pris empirique de mon travail [Schwartz, 2011 (1993)], ma recherche m'a amené à m'engager dans cette deuxième voie. Cependant, il ne s'agit pas de dire que le débat socio-épistémologique serait ici inintéressant. Néanmoins, cette discussion me pose problème dans la mesure où elle consisterait encore à opposer fictivement sciences sociales et sciences de la nature, comme si les premières n'avaient jamais pris leur indépendance épistémologique et institutionnelle vis-à-vis des secondes, et comme si les sciences de la nature devaient encore être érigées en modèle épistémologique de référence. Certes, sciences sociales et sciences de la nature sont historiquement et épistémologiquement liées, voire complémentaires comme le

suggère Baudouin Jurdant. Mais l'étude des situations de vulgarisation des sciences sociales nécessite d'appréhender leur scientificité à un autre niveau, notamment en partant de la façon dont leurs publics y croient concrètement.

Par exemple, lors de cette enquête, il s'est avéré que l'hétéronomie des sciences sociales n'était pas vraiment un problème pour les acteur.rices rencontré.es sur le terrain. Au contraire, cette hétéronomie était même une condition nécessaire à l'actualisation de ces situations : elle permettait à des militant.es non-scientifiques, plus ou moins intégré.es académiquement, de parler, discuter, critiquer, voire contester les connaissances que les chercheur.es rencontré.es en ce lieu pouvaient revendiquer. Dans ses travaux, Baudouin Jurdant a justement fait remarquer que les sciences sociales étaient plus « proches de la culture » [Jurdant, 2009, p. 244] que les sciences de la nature. En effet, les conditions particulières de leur production, associées au domaine de l'oralité, induisent qu'elles peuvent plus facilement être parlées par le plus grand nombre. Or, dans ses écrits, cette proximité leur est surtout dommageable, car elle peut mener ces sciences à être critiquées par les non-scientifiques. Si cette proximité est pour lui une preuve supplémentaire de la fragilité de leur scientificité, elle est également une condition nécessaire à la reconnaissance de cette dernière. Leur hétéronomie est ici ce qui permet de *parler* à leurs publics [Bouilloud, 1997], non pas dans le sens d'une stricte identification de ces derniers aux discours tenus par ces sciences, mais plutôt dans celui d'une capacité de ces sciences à parler *les mondes* dans lequel s'inscrivent ces mêmes publics [Moscovici, 1976 (1961)].

Cette longue trajectoire d'une émancipation théorique qui a mené Baudouin Jurdant à prendre au sérieux la fonction culturelle, politique et épistémologique de la vulgarisation des sciences doit donc selon moi être poursuivie. Le déplacement concerne aussi bien la spécificité socio-épistémologique des sciences sociales que celle de leur vulgarisation. Dès lors, la vulgarisation doit moins désigner un instrument idéologique qui aliène les publics non-scientifiques en leur soumettant l'illusion d'une scientificité des sciences, qu'un ensemble de situations à l'intérieur desquelles cette scientificité est éprouvée tout en étant mise en tension par des publics hétérogènes, et ce en fonction des enjeux de savoirs qui, par exemple, régissent fortement les milieux militants. Dès lors, le modèle théorique de l'auteur ne doit pas à être abandonné mais au contraire prolongé dans la perspective pragmatiste que celui-ci semble ouvrir à travers sa conception culturelle de la vulgarisation. Néanmoins, il me semble également important de conserver cette dimension matérialiste d'inspiration marxienne que Baudouin Jurdant a initialement établie pour étudier et penser la vulgarisation.

Pour concilier ces deux aspects, il est selon moi essentiel de comprendre la vulgarisation en tant qu'ensemble de situations empiriques particulières. Or, à mon sens, cette compréhension de la vulgarisation n'a été que peu développée par Baudouin Jurdant, alors même que celui-ci le souligne pourtant très tôt à travers sa définition du « mythe de la scientificité » inspirée de l'historien des religions Mircea Eliade [Jurdant, 2009 (1973), p. 133-145]. Cette compréhension me semble d'autant plus importante qu'elle permet de désenclaver la vulgarisation de ses objets d'étude traditionnels, souvent associés à des objets textualisés ou discursifs (revues, émissions ...) qui, finalement, ne décrivent que les éléments matériels à partir desquels les situations

de vulgarisation peuvent s'actualiser et prendre corps. Ce déplacement permet ainsi d'intégrer à l'analyse des situations d'interlocution on ne peut plus concrètes dans lesquelles les sciences, tout en étant parlées par des acteur.rices au niveau d'intégration académique hétérogène, leur reconnaissent une scientificité différente de celle théorisée par leurs scientifiques. Partir de ces situations permettrait alors de prolonger le modèle théorique de Baudouin Jurdant en considérant ces situations comme des situations d'*enquête* qui, en même temps, doivent être pensées à partir de leurs conditions sociales et matérielles d'existence. En effet, ces situations seraient l'expression d'une division générale du travail intellectuel qui ne doit pas être réduit à la seule activité exercée par des intellectuel.les professionnel.les, mais comme une activité proprement humaine présente à tous les niveaux de la vie sociale [Marx et Engels, 2012 (1976)].

Sur ce point, l'approche anthropologique que Baudouin Jurdant a plus récemment développée pour penser communément réflexivité et vulgarisation [Jurdant, 2006] peut selon moi constituer une piste de réflexion intéressante. En tout cas à une condition : que les situations de vulgarisation ne soient plus uniquement comprises comme la seule conséquence d'un besoin de réflexivité éprouvé par les scientifiques, mais également comme le résultat d'un besoin de réflexivité pareillement éprouvé par les non-scientifiques. En effet, si la vulgarisation désigne un ensemble de situations à l'intérieur desquelles les sciences et leurs scientifiques aspirent à un dialogue avec des instances et des acteur.rices extra-scientifiques, encore faut-il que ces derniers acceptent ce dialogue en exprimant un besoin de s'en référer à cette extériorité que représentent les sciences et leurs scientifiques. Ce faisant, la réflexivité serait alors l'élément unitaire autour duquel concilier la perspective pragmatiste et marxienne de ce modèle. En tant qu'activité traduisant un besoin essentiellement humain, la réflexivité s'extérioriserait, s'objectiverait et se matérialiserait nécessairement dans des lieux et des objets susceptibles de connaître un processus d'*institutionnalisation* au sens particulier que lui donnent Peter Berger et Thomas Luckmann [Berger et Luckmann, 2018 (1966)]. C'est donc à partir de ce cadre matériel que les situations de vulgarisation pourraient empiriquement être observées et que l'*enquête* à laquelle se livrent scientifiques et non-scientifiques peut concrètement se dérouler.

Bibliographie

Berger, Peter ; Luckmann, Thomas, « La société comme réalité objective », *La construction sociale de la réalité*, Armand Colin, Coll. « Individu et société », France, 2018 [1966], p. 101-211

Boltanski, Luc (1990) « Sociologie critique et sociologie de la critique », *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, vol. 3, N° 10-11, De Bœck Supérieur, France, p. 124-134. doi :10.3406/polix.1990.2129

Bouilloud, Jean-Philippe, *Sociologie et société : épistémologie de la réception*, Presses universitaires de France, Coll. « Sciences sociales et société », France, 1997

Cordonnier, Sarah, « L'exposition des savoirs dans l'art contemporain. Les formes de mobilisation des sciences humaines dans l'institution de l'art contemporain comme champ et comme formation discursive », Thèse de doctorat, Sciences de l'information et de la communication, ENS-LSH de Lyon, 2007

Jeanneret, Yves, *Penser la trivialité. Volume 1 : la vie des être culturels,* Hermès-Lavoisier, Coll. « Communication, médiation et construits sociaux », France, 2008

Jurdant, Baudouin, *Les problèmes théoriques de la vulgarisation scientifique,* Éditions des archives contemporaines, Coll. « Études de sciences », France, 2009 [1973]

Jurdant, Baudouin, « Postface. La circulation culturelle des savoirs », *Les problèmes théoriques de la vulgarisation scientifique,* Éditions des archives contemporaines, Coll. « Études de sciences », France, 2009 [1973], p. 237-248

Jurdant, Baudouin (1999) « Le désir de scientificité », *Alliage. Culture, science, technique*, N° 41-42, France, p. 147-155

Jurdant, Baudouin (2006) « Écriture, réflexivité, scientificité. Entretien avec Joëlle Le Marec », *Sciences de la société*, N° 67, Presses universitaires du Mirail, France, p. 131-143

Lévy-Leblond, Jean-Marc, *L'Esprit de sel : science, culture, politique*, Fayard, Coll. « Essais », France, 1981

Lévy-Leblond, Jean-Marc, *La pierre de touche : la science à l'épreuve*, Gallimard, « Folio essais », France, 1996

Marx, Karl ; Engels, Friedrich, *L'Idéologie allemande*, Éditions sociales, Coll. « Les essentielles », France, 2012 [1976]

Moscovici, Serge, *La psychanalyse, son image et son public. Étude sur la représentation sociale de la psychanalyse,* Presses universitaires de France, Coll. « Bibliothèque de psychanalyse », France, 1976 [1961]

Roqueplo, Philippe, *Le partage du savoir : science, culture et vulgarisation*, Seuil, Coll. « Science ouverte », France, 1974

Schwartz, Olivier,« L'empirisme irréductible. La fin de l'empirisme ? », Anderson, Nels, *Le Hobo, sociologie du sans-abri*, Armand Colin, Coll.« Individu et Société », France, 2011 [1993], p. 335-384